

RURALITÉS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Ewa Chuecos

Définition post-urbaine des ruralités

Pour des raisons historiques ou du fait de trajectoires plus contemporaines, le rural est un milieu peu dense, où les habitant·e·s vivent en interdépendance plus ou moins choisies avec les espaces de nature. Il regroupe différentes formes de vie, au rang desquelles s'affirment aujourd'hui des lieux alternatifs. La ruralité présente donc une multiplicité de cultures dont un nombre croissant a pour objectif de renouer et/ou développer d'autres manières d'habiter particulièrement liées à la terre. Ces formes de vie alternatives recherchent ancrage et apaisement par le biais de l'autonomie, donc de l'autogestion et de la coopération entre habitant·e·s [1].

L'invisibilisation statistique du rural consacre le règne de l'urbain

Dans les définitions statistiques dominantes, le rural se construit en négatif de l'urbain. De nombreux·s·e·s chercheur·se·s ont mis en avant les tâtonnements de l'INSEE pour déterminer ce qu'est le rural. La géographe Nicole Mathieu analyse la façon dont les définitions du rural ont évolué au fil des décennies, en fonction des relations entre ville et campagne et surtout des représentations dominantes rattachées à ces espaces. Elle montre que déjà, dans les années 1960, la pensée dominante annonçait la fin des campagnes et proclamait une indistinction entre rural et urbain. Les années 1970 ont vu naître la vision d'une « campagne réinventée », par la sociologie principalement [2]. Le rural est alors nouvellement idyllique, lieu calme où la nature abonde alors que la ville est un lieu d'oppression et de pollution. Pourtant, Nicole Mathieu souligne qu'il s'agit toujours d'un processus de domination de la ville sur les campagnes, ou plutôt dès cette période, de l'urbain sur le rural.

Ces pensées dominantes, et leurs idéologies sous-jacentes, participent d'une invisibilisation de la catégorie rurale au prétexte d'une homogénéisation des modes de vie urbains. C'est ce que l'on retrouve dans les différentes catégories et statistiques proposées par l'INSEE. Dans les définitions statistiques de cet institut national, le rural a longtemps été défini en creux par rapport à l'urbain [3]. De l'ancien découpage par unité urbaine [4], aux nouvelles aires d'attraction des villes [5], le rural n'apparaît qu'en miroir déformant de l'urbain, à tel point que certains géographes parlent d'un « meurtre géographique » [6] pour s'indigner face à la disparition pure et simple du terme « rural » dans les définitions de l'INSEE. De nombreux·s·e·s chercheur·se·s soulignent alors le caractère idéologique de ces définitions successives du rural. Sous une « *apparence d'objectivité scientifique* » et « *au moyen de catégories d'analyse trompeuses* », « *l'INSEE alimente le discours sur la métropolisation* » [7].



Récemment, sous la pression des scientifiques et des associations des maires ruraux, l'INSEE a repensé ses catégories d'analyse. Le rural est désormais calculé à partir d'une grille communale de densité [8]. L'INSEE finit par reconnaître la présence de communes peu voire très peu denses, ce qui engendre une augmentation du nombre d'habitant.e.s répertorié.e.s comme ruraux puisque l'on passe de moins de 5 millions d'habitant.e.s à plus de 21 millions. Les statistiques sont bien avant tout une question d'imaginaire et le fruit de compromis politiques.

La colonisation des imaginaires par l'urbain au détriment des savoir-faire de l'autonomie

Les années 1970 annonçaient « la fin des paysans » [9] autrement dit la disparition de la civilisation paysanne au profit d'une civilisation technicienne, portée par ce que l'on peut appeler un imaginaire prométhéen [10] : « À l'aide de nombreux outils, l'urbanisme et l'aménagement [...] ont ancré cette vision organiciste dans nos lieux d'existence, et ce à l'échelle planétaire, au nom d'un urbain qu'il convenait de généraliser. Ces politiques ont contribué à l'éviction d'une nature désordonnée et spontanée dans les villes, la nature y est cultivée, observée, voire maîtrisée, comme l'a définie la pensée aménagiste du XIX^e siècle et du XX^e siècle. » [11]. La diffusion de cet imaginaire conduit à une modernisation des campagnes françaises. L'urbanisation et le développement de la science sont perçus comme des progrès souhaitables. Une relation distanciée entre l'humain et le vivant s'accélère encore. Les agriculteur·ice·s en seraient les nouveaux gestionnaires, des professionnels de la nature, dont le devoir est d'oublier la culture paysanne [12]. Les années 1990 imposeront alors un tournant environnementaliste où les agriculteur·ice·s sont sommé·e·s de se soumettre au compromis urbain du développement durable.

Après avoir été paysans, après avoir été agriculteurs, ils et elles deviennent entrepreneurs de la terre.

Les cultures paysannes sont de ce fait alors une composante essentielle d'une ruralité de résistance, bien qu'elles fussent longtemps enfouies dans la mémoire collective. Sans nostalgie pour des sociétés patriarcales, ni rêve d'un « retour à la terre » identitaire, faire appel aux cultures paysannes dans nos sociétés modernisées à outrance, c'est revenir aux savoir-faire ordinaires et renouer avec une sobriété qu'il conviendrait de désirer [14]. Si, selon Mendras, « le paysan travaille la terre pour se nourrir », faire appel aux cultures paysannes implique la pratique d'activités de subsistance paysannes mais aussi artisanales qui visent l'autonomie par la pluriactivité [15]. D'où l'importance de penser les conditions d'installation et les cultures d'accueil des populations néorurales afin de faire commun avec les populations autochtones et leurs propres capitaux d'autochtonie [16].

La ruralité s'appuie autant qu'elle représente ainsi un nouvel imaginaire qui consiste à explorer des formes de vie écologiques et autonomes où il est possible « de se réapproprier l'usage des milieux naturels et des ressources locales [...] en dehors de l'économie de marché et des services encadrés par l'État » [17]. Déjà, en 1996, Nicole Mathieu définissait le rural comme une façon de





« garder le contact avec la nature et de retrouver une conception de l'habiter où l'on est chez soi en propriété, maître de son espace et de son temps, hors de l'uniformité. » [18]. Les savoir-faire autonomes permettent ainsi de choisir nos dépendances pour tisser ou retisser des liens avec la nature mais aussi avec les autres dans des collectivités réinventées, humaines et au-delà avec la nature [19].

Réempaysanner les mondes ruraux

La ruralité trouve sa force dans sa diversité aussi bien sociologique que politique. Des petites communautés aux écolieux en passant par les fermes qui ravivent les cultures paysannes, ces nouvelles formes de vie collectives inscrites dans les mondes ruraux n'en poursuivent pas moins les mêmes volontés de dessiner collectivement l'autonomie, à la fois comme subsistance et résistance. Le réempaysonnement et la désurbanisation de la Terre s'affirment alors comme un horizon commun.





Notes

1. Faburel, G., Pour en finir avec les grandes villes, Manifeste pour une société écologique post-urbaine, le passager clandestin, 2020.
2. Léger, D., Hervieu, B., *Le retour à la nature. Au fond de la forêt l'État*, Paris, Le Seuil, 1979, 236 p.
3. Bouba-Olga, O., « Qu'est-ce que le « rural » ? Analyse des zonages de l'Insee en vigueur depuis 2020 », *Géoconfluences*, 2021
4. Base des unités urbaines 2020, INSEE, 2022 <https://www.insee.fr/fr/information/4802589>
5. Base des aires d'attraction des villes 2020, INSEE, 2022 <https://www.insee.fr/fr/information/4803954>
6. Dumont, G. (direction), *La France en villes*, Paris, Sedes, 2010.
7. Jousseau, V., *Plouc Pride*, Éditions de l'Aube, 2021, 304 p. citation p.88
8. « La grille communale de densité à quatre niveaux », INSEE, 2022. <https://www.insee.fr/fr/information/2114627>
9. Mendras, H., *La fin des paysans. Suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après*, Actes Sud, 1984, 371 p.
10. Faburel, G., *Les métropoles barbares. Démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, le passager clandestin, 2018.
11. *Ibid*, voir aussi *En finir avec une conception hégémonique dans nos rapports à l'espace*, Lucie Lerbet, Fabian Lévêque, Réseau des territorialistes, octobre 2021
12. Mendras, H. & Hervieu, B. (2010). Chapitre 1 - Fin ou retour des paysans, en France et en Europe. Dans : Bernard A. Wolfer éd., *Agricultures et paysanneries du monde: Mondes en mouvement, politiques en transition* (pp. 25-38). Versailles: Éditions Quæ.
13. *Op. cit.*
14. Pruvost, G., *Quotidien Politique*, Éditions de la Découverte, 2021, 400 p.
15. *Ibid*
16. « Les néoruralités et alternatives posturbaines existantes, conditions d'installation et cultures d'accueil », note d'analyse, Société écologique du Post-Urbain, 2021. https://www.post-urbain.org/_files/ugd/38e931_9ddf5829c9254589b11a606610db11da.pdf
17. Breteau, C., *Les vies autonomes, une enquête poétique*, Actes Sud, 2022, 253 p.
18. Mathieu, N., « Rural et urbain unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter » in Eizner (Nicole), Jollivet (Marcel) (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Presses de Sc. Po, 1996, 399 p.
19. *L'atelier Paysan, Reprendre la Terre aux machines*, Éditions du Seuil, 2021